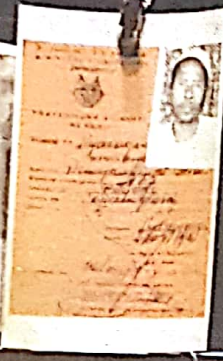


LES MUR



► Photos de Tutsis victimes du génocide, exposées au Mémorial de Kigali (avril 2019).



HISTOIRE

Comment en vient-on à massacrer son voisin?

Des gens ordinaires qui deviennent des tueurs et exercent une infinie cruauté sur des proches : deux livres sur la Saint-Barthélemy et le génocide des Tutsis se font écho dans la description de ces carnages de proximité. Dialogue avec leurs auteurs

Propos recueillis par XAVIER DE LA PORTE

A quelques mois d'intervalle sont parus dans la même collection (A la source, aux éditions La Découverte) deux livres d'histoire que tout devrait différencier. Le premier – « Sans ciel ni terre » d'Hélène Dumas – rend compte du génocide des Tutsis à partir des écrits d'enfants rescapés, invités à raconter leur vie d'avant, de pendant, et d'après. Le second – « Tous ceux qui tombent » de Jérémie Foa – « observe par le bas » le massacre de la Saint-Barthélemy depuis des archives écrites, témoignages, plaintes, actes notariés. Les deux sont magnifiques d'intelligence, de rigueur et de sensibilité, mais ils se font aussi étonnamment écho. Comme si ces deux événements si éloignés dans l'espace et le temps (la France de la fin d'été 1572 et le Rwanda du printemps 1994), par leur contexte politique et leur ampleur (quelques dizaines de milliers de protestants et un million de Tutsis), étaient reliés par des processus communs. Les deux historiens ont bien voulu se livrer à une discussion qui pose des questions d'une profondeur abyssale.

En quoi a-t-on affaire à deux massacres de voisinage?

JÉRÉMIE FOA Que rien ne ressemble autant à un catholique qu'un protestant suscite une énorme angoisse chez les catholiques, le diable pouvant se camoufler sous les traits les plus rassurants du voisin ou du frère. Or l'Etat français de 1572 n'a rien de bureaucratique et ignore qui est protestant. Seuls les voisins ont pu constater que telle personne n'allait pas à l'église le dimanche, ou n'avait pas fait baptiser ses enfants. Le périmètre de cette information essentielle tient en quelques rues. **HÉLÈNE DUMAS** Au Rwanda, si l'Etat met en œuvre l'extermination des Tutsis, le rôle du voisinage est essentiel dans l'identification de « l'ennemi », sa traque et sa mise à mort. Hutus et Tutsis ne sont pas des ethnies différentes. Il s'agit d'un même peuple dont la culture partagée depuis des siècles est scellée par une langue commune, ils fréquentent les mêmes paroisses, les mêmes écoles et les mêmes collines. Les victimes ont été pour la plupart assassinées dans les fron- ➤



► « Le Massacre de la Saint-Barthélemy », par François Dubois (v. 1572-1584).

ronne de faire exécuter de manière préventive une vingtaine de chefs protestants. Voyant ce geste, les miliciens de Paris se jettent sur leurs voisins, croyant peut-être obéir à

tières de l'interconnaissance sociale, c'est-à-dire sur la colline où elles vivaient.

Dans les deux cas, le massacre est à la fois soudain et la conséquence d'une longue préparation.

J.F. Pendant quatre cents ans, on a dit que le massacre de la Saint-Barthélemy avait été prémédité, que la grande ordinatrice en avait été Catherine de Médicis – femme, italienne, empoisonneuse. Non, la Couronne n'a pas piégé les protestants à Paris dans une souricière, personne ne savait à l'avance qu'un massacre aurait lieu. Néanmoins, on ne peut pas s'improviser « tueur d'hérétiques » du jour au lendemain. Il faut un savoir-faire, et il a été patiemment acquis lors des années précédentes, surtout depuis 1568. Par toutes ces micropersécutions, ces petits harcèlements par lesquels ils ont pillé, mis en prison et banni les huguenots, les futurs tueurs ont appris à reconnaître leur visage, à interpeller les suspects. Cela a créé un habitus de tueur qui s'est activé le 24 août 1572.

H.D. La distinction que fait Jérémie entre préméditation et préparation est importante. On se confronte aussi dans le génocide des Tutsis à des lectures téléologiques qui considèrent que l'extermination exhaustive des Tutsis était écrite depuis les premières persécutions de 1959. Pour autant, les tueurs ne se lèvent pas subitement au printemps 1994 pour massacrer leurs voisins, leurs oncles et leurs nièces. Une longue préparation a été nécessaire, particulièrement à partir de 1990. Elle a permis aux extrémistes hutus de mettre en œuvre un certain nombre de mécanismes – programme d'autodéfense civile et militarisation croissante des populations civiles engagées dans la guerre contre le Front patriotique rwandais – par lesquels des gens ont acquis cet habitus de tueur.

Mais il faut un signal déclencheur, et dans les deux cas, il vient du haut...

H.D. Au Rwanda, l'attentat qui a coûté la vie au président Habyarimana a servi de prétexte à une campagne nationale qui avait été préparée en amont. Il a fallu les deux.

J.F. Même réponse : il a fallu une préparation et un événement prétexte, l'attentat à Paris contre Coligny, le chef militaire des huguenots, le 22 août, et le lendemain, la décision de la Cou-

ce qu'ils considèrent comme un ordre royal.

La préparation dont vous parlez tous les deux opère aussi du côté des victimes.

H.D. C'est un autre écho qui m'a frappée en lisant Jérémie : les victimes sont prises au piège de leur savoir des persécutions antérieures. C'est contre-intuitif. On aurait pu penser qu'avoir été jeté en prison, frappé ou spolié aurait aiguisé le sentiment de la menace et permis d'élaborer des stratégies de survie plus efficaces. Or, c'est tout l'inverse. Les enfants tutsis comprennent beaucoup plus rapidement la radicalité de ce qui est en train de se jouer au printemps 1994 parce qu'ils ne connaissent pas l'histoire. Les grands-parents et les parents sont dans une forme d'habitude : « C'est comme en 1959, c'est comme en 1961 ou en 1963, ils vont encore nous voler nos vaches, brûler la maison, mais ça n'ira pas plus loin. » Et les stratégies de défense qui sont élaborées à partir de ce savoir antérieur conduisent les familles dans des pièges mortels, comme le fait de se réfugier dans les églises, qui avaient toujours été épargnées jusque-là, et ne le seront pas en 1994.

J.F. Il y a paradoxalement un effet rassurant du visage du proche qui sonne à la porte. Car ce ne sont pas des mercenaires qui arrivent et défoncent la porte, mais des voisins qui sonnent, des victimes qui sortent de leur lit, ouvrent et se disent : « C'est encore lui qui cent fois déjà est venu nous harceler, qui va nous jeter en prison comme il l'a fait cent fois. » Dans un premier temps, cet habitus de victime prépare très mal les protestants à anticiper ce qui les attend, et conditionne le succès du massacre. Les neveux d'une certaine Marie Passart viennent la chercher en pleine nuit et lui demandent de s'habiller, précaution troublante de la part de gens qui s'apprêtent à tuer leur tante. C'est ce qu'Hélène appelle la « réversibilité des liens sociaux » : un mélange de douceur et de violence qui dit l'intimité du lien entre les tueurs et leurs victimes.

H.D. Un jeune garçon raconte qu'il est caché dans un buisson et qu'il voit sa mère discuter avec un voisin qui explique : « Ma femme est ta meilleure amie, ton mari était mon meilleur ami, mais je ne vais pas t'épargner. Le seul choix que je te laisse, c'est l'arme avec laquelle je vais te tuer. » L'intimité entre les victimes et les tueurs est, dans le même temps, reconnue et foulée aux pieds.

Comment cela peut-il marcher ensemble? Le tueur admet

la proximité avec sa victime. En même temps, le massacre n'est possible que parce que cette victime a été construite comme une altérité radicale...

J.F. En effet, cette articulation est très difficile à comprendre. Du reste, cette fusion par laquelle certains hommes réussissent à voir dans le proche un ennemi redoutable est relativement rare. Dans le massacre de la Saint-Barthélemy, un grand nombre de Parisiens ou de Lyonnais n'ont pas participé aux violences. Pour eux, les protestants sont restés des voisins, ce qui ne les a pas empêchés de les abandonner à leur sort. Ce n'est pas glorieux, mais il y a un abîme entre massacrer son voisin et ne pas le sauver. L'autre élément de réponse – et les travaux de Denis Crouzet sur la violence pendant les guerres de Religion le montrent – est que le massacre est l'occasion d'enfin faire cesser cette proximité. Quand on arrache les yeux de sa victime, quand on coupe son nez ou sa langue, on espère qu'elle cesse enfin de nous ressembler.

En effet, on ne peut qu'être fasciné par le raffinement de la cruauté à l'œuvre dans ces deux massacres.

H.D. La cruauté est centrale. Elle est – c'est encore Denis Crouzet qui le dit – un langage par lequel les tueurs créent de l'altérité. En défigurant, en jetant les victimes dans les latrines, on signifie à « l'ennemi » qu'il est Autre et on se signifie à soi-même qu'on le tue précisément parce qu'il est Autre. La cruauté – y compris post-mortem – est une forme de justification qu'on retrouve dans les deux massacres.

Parmi les catholiques et les Hutus, certains sauvent des vies. Vous relevez l'un et l'autre que bien souvent, ce sont des marginaux au sein de leur communauté.

H.D. Il est arrivé que des personnes très bien intégrées – comme certains religieux – aident des Tutsis, mais il est vrai que dans mon corpus, ceux qui aident ces enfants sont souvent des personnes marginalisées sur le plan social : des femmes infertiles ou de vieilles personnes solitaires. Mais de toute façon, au Rwanda, le sauvetage est un acte marginal, ne serait-ce que parce qu'il est matériellement très compliqué : il faut cacher quelqu'un dans un espace restreint, en le dissimulant à sa propre famille qui peut compter des tueurs. Néanmoins, qu'il y ait des sauveurs indique la marge de manœuvre des acteurs sociaux : sauver ou tuer relève, en dernière instance, d'un choix. La contrainte, la peur, ou le simple fait d'être un Hutu ne sont pas des explications suffisantes.

J.F. Ce que dit Héléne est très important. Etudier celles et ceux qui ont fait autre chose que massacrer restitue à ces événements paroxystiques la marge de liberté qui demeure toujours aux acteurs. Lors de la Saint-Barthélemy aussi, on est libre d'être un tueur, ou de ne pas l'être. Quant à sauver des gens, c'est très difficile dans de tels contextes. Rares sont ceux qui ont les ressources pour prendre de tels risques. Parfois, la ressource est économique ; c'est le cas par exemple de Michel de Tambonneau, conseiller au Parlement, qui sauve 40 protestants parce qu'il a une grande maison et que personne n'ose entrer chez lui. Plus souvent, la ressource est une situation ; les concierges, les

BIOS EXPRESS

HÉLÈNE DUMAS



Historienne, chargée de recherche au CNRS, elle a publié « Le Génocide au village. Le massacre des Tutsis au Rwanda » (Seuil, 2014) et « Sans ciel ni terre. Paroles orphelines du génocide des Tutsis (1994-2006) » (La Découverte, 2020).

JÉRÉMIE FOA



Maître de conférences en histoire moderne à Aix-Marseille, il est l'auteur de « Sacrées guerres. De Catherine de Médicis à Henri IV » (La Revue Dessinée/ La Découverte, 2020) et « Tous ceux qui tombent. Visages du massacre de la Saint-Barthélemy » (La Découverte, 2021).

portiers, situés dans une interface entre le privé et le public, ont ce pouvoir de faire passer de la rue dangereuse à un intérieur un peu plus sûr. Mais il y a aussi une figure mentionnée par Primo Levi : le bourreau sauveur. Les bourreaux sont les mieux placés pour, parfois, suspendre leur geste et épargner quelqu'un. Ça peut être par calcul, ou par pitié – j'ai l'exemple d'un profiteuse du massacre qui extrait un enfant vivant sous les cadavres de son père et de son frère, et le ramène chez lui pour s'en occuper. Parfois, la cruauté et la pitié peuvent coïncider en un même individu.

H.D. Je pourrais dire la même chose... Il est étonnant que deux événements si éloignés dans le temps et dans l'espace entrent en écho de manière aussi cohérente...

Mais que peut-on en tirer comme conclusion ? Qu'il y a des invariants dans la nature humaine ?

H.D. Je ne pense pas qu'il y ait des invariants universels de la violence. Nous, historiens, savons le poids de la singularité du contexte. Mais ces échos sont troublants et ont au moins une vertu. En France, le génocide des Tutsis a souvent été considéré avec condescendance – « c'est une guerre interethnique d'Africains qui s'entretient ». Le fait qu'il résonne autant avec un événement très important de l'histoire franco-française lui redonne la place qu'il devrait occuper dans l'histoire des grandes tragédies humaines.

J.F. Peut-être aurait-on à gagner à renouer avec la psychanalyse et la psychologie. Sans aller jusqu'à chercher des invariants, ces disciplines ont sans doute quelque chose à nous apprendre sur la manière dont, à l'intérieur d'un imaginaire, se forge l'idée que celui qui me ressemble tant est un diable, et qu'il faut faire cesser cette ressemblance.

H.D. Mais il faut veiller à ne pas dépolitiser ces événements. Je ne sais pas – et je pose aussi la question à Jérémie – si on peut tout comprendre de ce qui se joue là, mais notre travail d'historiens est de décrire et de dire, parce que, contrairement à un cliché très confortable, rien n'est indicible. Tout est dit. Reste à s'interroger sur notre capacité à entendre et à accueillir ce type de récit.

J.F. Pas mieux.

Comment en vient-on à travailler sur des massacres ?

J.F. Etudier la violence est d'abord un laboratoire fécond pour poser des questions essentielles en sciences sociales : qu'est-ce que le voisinage ? Qu'est-ce que l'altérité ? etc. Mais travailler sur les massacres du XVI^e siècle est aussi une façon de ne pas travailler sur

ceux du XX^e. Mon livre est hanté par la Shoah. Ce n'est pas un hasard si nombre de chercheurs issus de familles de tradition juive travaillent sur les guerres de Religion, c'est aussi une façon de mettre à distance sa propre histoire familiale, sans lui lâcher complètement la main.

H.D. Je ne me destinais pas du tout à une carrière d'historienne quand je suis allée au Rwanda pour la première fois en avril 2004. Pendant la commémoration du génocide, cette rencontre sensible avec les corps et les psychés détruits des rescapés, avec les paysages parsemés de maisons démolies, a orienté la manière dont, depuis, je travaille sur ce sujet, au plus près de sa matérialité. ■